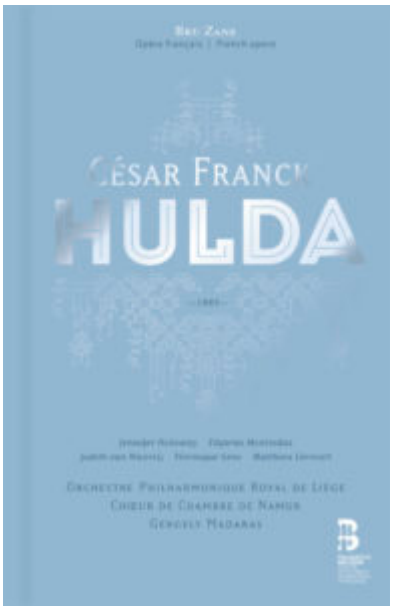
CD événement annonce. FRANCK : HULDA, recréation événement (3 cd Palazzetto Bru Zane)

Chef d'œuvre lyrique ou archive musicale ? Au delà de l'inédit et de la redécouverte strictement documentaire, les 3 cd édités en mai 2023 (1 an après les sessions d'enregistrement) questionnent opportunément le bien fondé des recréations lyriques par le disque et l'enregistrement. Reconnaissons que l'ouvrage de **César Franck**, conçu en **1885** (mais créé qu'en 1894 à Monte Carlo, après la mort de l'auteur), en plein essor des œuvres de Wagner en France et en Europe, marque d'un jalon considérable la collection « Opéra français » du **Palazzetto Bru Zane**.

Wagnérisme singulier de Franck



Le voici enfin révélé ce Franck aux harmonies subtiles (couleurs profondes et comme empoisonnées dès l'ouverture et particulièrement dans la somptueuse texture de l'acte II). Argument de poids de cette version intégrale du très wagnérien drame franckiste : la **Hulda** de **Jennifer Holloway** au medium ample et charnu qui exprime l'épaisseur psychologique d'une héroïne qui n'a rien à envier à Brünnhilde, à Ortrud de Wagner, ou à la Dalila, amoureuse et vénéneuse de Saint-Saëns… L'orchestre revêt de remarquables couleurs, à la fois riches et sombres, d'une nouvelle

sensualité tragique qui sous la direction de l'excellent chef **Gergely Madaras** semble prolonger le scintillement lugubre, noble, toujours transparent et clair de l'écriture franckiste, y compris dans la texture des choeurs.

Victime exilée, démunie, impuissante, Hulda incarne les héroïnes sacrifiées mais maîtresses de leur destin… dans la mort ; elle doit pactiser avec les assassins de sa famille (les Aslaks) ; subir l'infidélité de celui qu'elle aime (Eiolf) et qui l'abandonne – Hulda rompt le cycle infernal du tourment et de la fatalité, du ressentiment et de la haine, en se jetant dans la mer, du haut d'une falaise – sa mort rejoint l'issue salvatrice des drames wagnériens (Brünnhilde qui s'immole par le feu ; surtout Senta du Vaisseau Fantôme).

L'approche de l'opéra franckiste, solide alternative au wagnérisme, se révèle ici éloquente ; l'engagement des chanteurs, l'intelligibilité globale, la direction ciselée du maestro réalisent un sans faute dont profite très clairement **la juste réestimation de César Franck comme compositeur d'opéra**. Quand le plus français des liégeois cède aux brumes wagnériennes, son tact et son onirisme semblent revivifiés d'une inspiration aussi puissante que personnelle ; il fusionne les meilleurs éléments du théâtre verdien, du Grand Opéra français (avec ballet obligé : « *des elfes et des ondines* » au IV). Son orchestre déploie une force suggestive et onirique qui rappelle évidemment ses fabuleux poèmes symphoniques. Hulda est aussi un opéra symphonique (comme Wagner). A VENIR : critique intégrale du cd HULDA sur CLASSIQUENEWS / prochain dossier spécial Franck 2023, « ***l'opéra romantique français révélé*** ».

CD événement, annonce. FRANCK : Hulda (1885, 1894). 3 cd Collection « Opéra franças », éditée par le **Palazzetto Bru Zane** (vol. 36 | BZ 1052 / 3 cd – 160 pages) – Avec Jennifer Holloway, Véronique Gens, Judith van Wanroij, Marie Gautrot, Ludivine Gombert, Edgaras Montvidas, Mathieu Lécroart, Christian Helmer, Artavazd Sargsyan, François Rougier, Sébastien Droy, Guilhem Worms, Matthieu Toulouse

Gergely Madaras direction
Orchestre philharmonique Royal de Liège
Chœur de Chambre de Namur – enregistré en mai 2022

CD élu « CLIC de CLASSIQUENEWS » – été 2023.

Parution annoncée le 23 juin 2023

PLUS D'INFOS sur le site du **Palazzetto Bru Zane** :
https://bru-zane.com/fr/pubblicazione/hulda/

Sommaire du livre :

Alexandre Dratwicki : Dans les trappes de l'Histoire
Gérard Condé : Modulez, modulez !
Alfred Bruneau : Hulda au Théâre de Monte Carlo
Vincent Giroud : L'inspiration nordique et mérovingienne dans l'opéra français fin-de-siècle

Synopsis, Livret

CRITIQUE CD. LOUISE FARRENC : Symphonies 1-3 / Insula Orchestra (2 cd Warner classics)

Les réalisations discographiques d'ampleur dédiée au défrichement, en particulier aux génies romantiques féminins se faisant rares, on ne peut que louer le choix de Warner et d'Insula Orchestra de ressusciter ainsi **les Symphonies de Louise Farrenc (1804 – 1875)** : voici un recueil majeur dans la redécouverte des génies oubliés du romantisme français qui honore la marque Erato, catalogue depuis longtemps dédié au patrimoine hexagonal. Il était temps que l'on mesure à propos et sur pièce l'écriture de Louise Farrenc, sa conception de l'architecture et des couleurs orchestrales. Le tissu sonore de Farrenc, éminent professeure de piano au Conservatoire (dès 1842 et jusqu'en 1872), se nourrit via ses maîtres dont Reicha et Hummel du grand symphonisme de Mendelssohn ou de Weber ; au milieu du XIXè, alors que s'impose quoiqu'il en dise, Berlioz (et sa Fantastique depuis 1830), le tempérament classique et flamboyant de Farrenc s'accomplit – mais dans la sphère privée car au Conservatoire, la classe de composition est réservé aux… hommes (aberrante discrimination) : **son écriture renouvelle Beethoven**, avec une fluidité qui regarde au delà du Rhin vers Mendelssohn déjà cité et Schumann. Le choix des instruments d'époque s'avère pertinents ici, révélant des couleurs et une texture souvent irrésistible car l'ivresse schumanienne le dispute à la transparence lumineuse de Mendelssohn, à l'éloquente maîtrise de la forme sonate,

associée à une orchestration vivante, brillante, hautement dramatique. Farrenc soigne en particulier les séquences dialoguées des vents (bois et flûtes) : somptueuse motricité articulée de **l'Andate de la Symphonie n°2** opus 35 (CD2).

Insula Orchestra ressuscite enfin le génie symphonique de Louise Farrenc Rivale de Berlioz, entre Beethoven et Schumann



A la mitemps du XIXème, l'opus symphonique de Louise Farrenc affirme et assume ses attaches résolument viennoise – **La Symphonie n°1** (CD1) est encore très classique, quoique élaborée et son orchestration, très juste et raffinée : achevée en **1841**, elle ne sera créée qu'en 1845 au Conservatoire de Bruxelles que dirige Fétis. Le COnservatorie de Paris malgré l'activité d'Habenek (Beethovénien de la première heure) jugeant peu pertinent de créer les œuvres orchestrales de sa consœur.

La 2è Symphonie (**1849**, CD2) d'un souffle intérieur

remarquablement élaboré, nous semble la plus personnelle, s'abreuvant à une source multiple : bois, cordes, percussions, cuivres (cors lointains) en verve complice et articulation très suggestive rappellent l'esprit buccolique de la Pastorale de Beethoven : éclairage encore développé dans l'Adagio, à la fois tendre et majestueux qu'Insula Orchestra réalise avec un relief détaillé, une richesse de couleurs réellement enivrante (entre Beethoven et Schumann) ; la direction est allante et affûtée ; sert indiscutablement le propos dramatique de l'architecture symphonique, qui trouve son apogée dans le Finale : Allegro dont la référence à Bach (Fugato) est clairement énoncée.

Le tempérament de Farrenc tempête, rugit, exprime les vertus de l'énergie, de l'éclat victorieux, de la joie collective en effet beethovénienne. Insula Orchestra articule la fougue collective de l'écriture sans épaisseur, mais avec une caractérisation superlative des bois, vents, cuivres et cordes, d'une vivacité précise, mordante, flexible.

Les deux Ouvertures soulignent l'invention souveraine de Louis Farrenc en une forge orchestrale tout assi trépidante et intensément dramatique, fusionnant en quelques sorte la carrure beethovénienne, l'élégance viennoise, la verve et l'allant schumanniens, entre jubilation et lumière.

Superbe révélation et « première intégrale symphonique sur instruments d'époque », totalement réussie.

CRITIQUE CD événement. LOUISE FARRENC (1804 – 1875) : Symphonies 1 à 3 – Ouvertures n°1 et 2, opus 23 et opus 24 – **Insula Orchestra** – L Equilbey – Enregistré en mars 2021 (CD1) et sept 2022 (CD2) – 2 CD **ERATO** – WARNER classics / CLIC de CLASSIQUENEWS – Note : 5 / 5.

CD événement. CHERUBINI : Les Abencérages ou L'Étendard de Grenade (3 cd – Györgyi Vashegyi / Orfeo Orchestra – Palazzetto Bru Zane



CD opéra, événement, annonce. CHERUBINI : Les Abencérages ou L'Étendard de Grenade (3 cd – Györgyi Vashegyi / Orfeo Orchestra – Palazzetto Bru Zane, collection « Opéra français »; vol. 34 – mars 2022) – Créés en 1813, l'opéra de Cherubini, d'après Chateaubriand, Les Abencérages fixe le cadre avant Rossini (et son Guillaume Tell de 1829) du grand opéra romantique français; l'action s'inscrit dans l'Espagne du XVè alors sous domination des Maures. S'opposent deux clans rivaux, Abencérages installés à Grenade, contre Zégris.

Le héros Abencérage Almanzor (chanté par le ténor légendaire Adolphe Nourrit) auquel est soustrait l'étendard de Grenade, est vainqueur des Espagnols, mais démuni, sans étendard, il est condamné par la loi martiale à périr ; finalement c'est l'exil qui lui est réservé, jusqu'à ce qu'un champion masqué sauve son honneur en défiant et triomphant du traître et rival Zégris Alémar…Almanzor pourra épouser sa promise Noraïme…

Des jardins de l'Alhambra au champ de bataille, l'action mêle complots politiques, duels virils, idylle sentimentale. Ramélien magicien, le chef hongrois Györgyi Vashegyi détaille et colore l'orchestre de Cherubini de 1813, avec la finesse et l'attention aux dosages de timbres d'un Cherubini, subtil orchestrateur. Les instruments historiques de l'Orfeo Orchestra restitue l'intensité des timbres et le format comme la balance sonore originels. Cherubini sait trouver la couleur locale, un tropisme de l'Espagne musulmane où brille les accents orientaux (cf chanson du troubadour avec harpe / « Les folies d'Espagne au I où brille entre autres les timbres solistes du violon, de la clarinette sur fond de harpe folklorique) – tout en renouvelant l'opéra français hérité des

Lumières et de Rameau (Gavotte du I ; danse finale du III, claire référence au chaconne conclusive de l'opéra baroque français, fixé par Lully et Rameau). Saluons la qualité linguistique du chœur hongrois Purcell Choir, d'une diction précise et palpitante : c'est assurément le meilleur chœur actuel, avec le Choeur de chambre de Namur, apte aux recréations baroques et romantiques actuelles. Voici la redécouverte d'un jalon essentiel de l'opéra romantique français.

_____

CD opéra, événement, annonce. CHERUBINI : **Les Abencérages** ou **L'Étendard de Grenade** (3 cd et Livre – Györgyi Vashegyi / Orfeo Orchestra – Palazzetto Bru Zane, collection « Opéra français »; vol. 34 – mars 2022). Enregistré au Béla Bartók National Concert Hall du Müpa Budapest (Hongrie), du 7 au 9 mars 2022 – Critique complète à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS – CLIC de CLASSIQUENEWS « découverte ».
D'après Les Aventures du dernier Abencérage de Chateaubriand (1807 / 1826) qui a aussi inspiré Aben Hamet, opéra de Théodore Dubois. VOIR vidéo Aben Hamet / Dubois, JC Malgoire, 2014 ici : http://www.classiquenews.com/video-reportage-theodore-dubois-aben-hamet-recreation-par-latelier-lyrique-de-tourcoing/
LIRE notre critique cd Aben Hamet : http://www.classiquenews.com/tag/aben-hamet/

_____

Sommaire du livre :
Alexandre Dratwicki : Italien, mais pas trop… / Raúl González Arévalo : Les Abencérages, entre histoire et légende / Jean Mongrédien : À la découverte des Abencérages de Luigi Cherubini / Critiques du Mercure de France (10 et 17 avril 1813) / Synopsis / Livret

_____

György Vashegyi, direction
ORFEO ORCHESTRA
PURCELL CHOIR
avec Anaïs Constans, Edgaras Montvidas, Thomas Dolié, Artavazd Sargsyan, Philippe-Nicolas Martin, Tomislav Lavoie, Douglas Williams, Lóránt Najbauer, Ágnes Pintér

PLUS D'INFOS sur le site du **Palazzetto Bru Zane**, éditeur du présent cd « Opéra Français » : https://bru-zane.com/fr/pubblicazione/les-abencerages/

CD, événement, critique. CHAUSSON le littéraire / Musica Nigella : Chanson perpétuelle, La Tempête, Concert opus 21 (1 cd Klarthe records)



CD, événement, critique. CHAUSSON le littéraire / Musica Nigella : Chanson perpétuelle, La Tempête, Concert opus 21 (1 cd Klarthe records) – On ne soulignera jamais assez le génie d'Ernest Chausson, étoile du romantisme français, fauché trop tôt (à 44 ans). Ses œuvres, certes peu nombreuses témoignent aux côtés des germaniques Liszt, Schumann, Brahms…, d'une aisance singulière à l'époque du wagnérisme général, d'un tempérament unique et inclassable que le

programme du disque édité par Klarthe éclaire avec raison. Comme Schumann entre autres, Chausson est grand lecteur et amateur de poésie (d'où le titre « Chausson littéraire »). Il fréquente auteurs et écrivains, dont Maurice Bouchor qui fournit le livret des Poèmes de l'amour et de la mer, cycle emblématique désormais de la mélodie française.

Au menu de ce recueil opportun, 3 partitions, non des moindres : **Chanson perpétuelle** opus 37, ultime pièce de Chausson inspiré par le texte de Charles Cros ; les musiques de scène pour **La Tempête** (d'après Shakespeare) et le **Concert pour violon**, piano et quatuor à cordes opus 21, composé simultanément à son opéra Le Roi Arthus, et dont le prétexte réalise une nouvelle de Tourgueniev. En petit effectif, l'ensemble Musica Nigella perpétue un certain art du chambrisme à la française : dans les équilibres des plans sonores, le relief caractérisé des timbres instrumentaux auxquels se joint les deux voix (dans la Tempête, associées dans le duo de Junon et Cérès), se définit avec franchise, la forte sensibilité d'un Chausson, wagnérien proclamé qui cependant reste un tempérament hexagonal, résolument tourné vers la clarté et la transparence. La prise live ajoute à l'excellente caractérisation du geste collectif, ce dans chaque séquence.

D'emblée la riche texture des cordes imprime à **Chanson Perpétuelle** sa densité expressive, son ampleur orchestrale (Chauson n'a pas reçu pour rien l'enseignement de Massenet puis surtout la révélation de la spiritualité Franckiste) ; et dans le sillon wagnérien, la lyre des cordes diffuse son caractère de malédiction tenace, de poison évanescent, comme en écho à la douleur tragique de l'héroïne du poème de Cros. C'est la langueur perpétuelle et infinie d'une blessure à jamais ouverte, tel Amfortas alangui, figé dans son extase meurtrie. Le timbre sombre et cuivré de la soliste (**Eléonore Pancrazi**), à la fois sombre et relativement intelligible éclaire idéalement cette lumière des ténèbres qui rayonne d'un

bout à l’autre.

La Tempête impose immédiatement son flux dramatique et une narrativité éloquente en lien avec le texte passionné et naturaliste de Shakespeare. **Musica Nigella** en offre la restitution de la version de chambre que Chausson avait écrite lui-même (pour voix et 6 instruments : flûte, violon, alto, violoncelle, harpe, célesta) aux côtés de la version orchestrale mieux connue. Celle ci a bénéficié de ce premier état dont la présente lecture accuse la prodigieuse imagination du texte poétique ; y souffle le vent sur les flots, une mer bouillonnante, celle qui isole l’île magique fantastique de la pièce shakespearienne, avec en génie insaisissable et spirituel, le facétieux Ariel, esclave (asservi à Prospero) et pourtant déité aérienne…

Les instrumentistes savent articuler et caractériser chaque séquence de La Tempête qui gagne ainsi un relief capiteux ; évidemment d’abord par la voix d’Ariel (aérienne, invocatrice, suave) qui ouvre et conclut le cycle des 6 épisodes. La restitution pour instruments dont le célesta apporte des couleurs infiniment poétiques éclairant le personnage d’un esprit contraint à servir le tyran de l’île dans sa folie ; doué d’une imagination sans limites, Ariel enchante et captive, comme le pur esprit Puck, complice des enchantements équivoques dans le Songe d’une nuit d’été du même Shakespeare. D’une partition fidèle au drame, les instrumentistes expriment le caractère fantastique et profondément langoureux qui plonge dans le mystère ; le portrait d’Ariel atteint une épaisseur réjouissante. L’équilibre et la volupté du son tout en complicité ressuscite la verve shakespearienne de Chausson.

Dirigé par Takénori Némoto, Musica Nigella

dévoile avec passion et vivacité

Ernest Chausson, littéraire et ténébriste…



Dense et dramatique, le **Concert pour violon, piano et quatuor à cordes opus 21** éclaire le travail spécifique de Chausson sur la forme concertante, dans l'esprit des Baroques français. La plasticité formelle qui met en scène les divers instruments, en particulier le violon (la pièce créée en 1892 est dédiée au légendaire violoniste belge Eugène Ysaÿe) jouant sur les combinaisons possibles dévoile tout ce qui intéresse alors le compositeur wagnérien, très fidèle à l'esthétique cyclique de Franck : opposition, confrontation, dialogue virtuose et fulgurant des voix solistes ainsi entremêlées. Libre et fantaisiste, l'opus 21 en quatre parties offre une manière d'alternative spécifiquement française au plan quadripartite de forme sonate léguée par les classiques viennois.

Le premier mouvement « **décidé** » ouvre large et puissant le champs expressif entre gravité et tension mélancolique et aussi une âpreté mordante qu'enrichit une sonorité d'une suavité profonde comme envoûtée. Le chant du violon, comme porté par le piano d'une souplesse enivrée, libère la tension ; il chante sans entrave en un jeu dialogué à deux voix d'une ivresse éperdue.
La **Sicilienne**, brève voire fugace adoucit la tension du

premier mouvement en une légèreté … trop fragile pour durer. Car le mouvement qui suit a occupé, semble-t-il toutes les ressources du compositeur : c'est le sommet évident de la partition. S'y déploie, tenace, en vagues lancinantes, amères, toute la langueur étirée à l'extrême d'un dénuement viscéral, énoncé en un glas lugubre ; ainsi ce **3è mouvement ou « Grave »** distingue définitivement le mode introspectif quasiment halluciné, hagard que chérit tant Chausson soit plus de 10 mn d'un climat suspendu, noir presque inquiétant … il faut bien cette soie des ténèbres, au recul vertigineux qui semble traverser le miroir pour que jaillisse comme insouciante la progression palpitante du Finale « très animé » (mais ici parfaitement articulé) où rayonne enfin, dans la lumière, l'admirable double chant, violon / piano.

L'intérêt du disque relève de la philosophie même du label **Klarthe** ; favoriser l'émergence des nouvelles générations d'interprètes français (**Musica Nigella** est né dans le Pas de Calais en 2010) tout en assurant l'exploration d'oeuvres encore méconnues et pourtant passionnantes, comme c'est le cas des 3 partitions ainsi dévoilées. On connaît mieux aujourd'hui, la symphonie en si bémol opus 20 (sommet orchestral de 1891, contemporaine ici du Concert opus 21), Soir de Fête opus 32, le Poème pour violon et orchestre opus 25… Musica Nigella a eu le nez fin de s'investir dans la restitution de chacune des œuvres ici abordées. L'apport est majeur. La réalisation fine et engagée, d'une permanente intelligence expressive et poétique. Autant de caractères d'un ensemble superbement mûr, réjouissant par sa complicité active.

CD, événement, critique. CHAUSSON le littéraire / Musica Nigella : Chanson perpétuelle, La Tempête, Concert opus 27 – (1 cd Klarthe records)
Enregistrement réalisé en mai 2019 (Pas de Calais) – **CLIC de CLASSIQUENEWS** printemps 2020.

https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/chausson-le-litteraire-detail

Musica Nigella
Takénori Némoto, direction musicale & reconstitution
Eléonore Pancrazi, mezzo-soprano (Chanson perpétuelle)
Louise Pingeot, soprano
Pablo Schatzman, violon
Jean-Michel Dayez, piano

Ernest Chausson
Chanson perpétuelle Op. 37 (1898)
La Tempête Op. 18* (1888)
Concert Op. 21 (1891)

Approfondir

_____

_____

Musica Nigella sur CLASSIQUENEWS, précédent cd édité par Klarthe (mai 2019) :



CD, critique. RAVEL l'exotique. MUSICA NIGELLA (1 cd Klarthe records) – Belles transcriptions (signées Takénori Némoto, leader de l'ensemble) défendues par le collectif Musica Nigella : d'abord le triptyque **Shéhérazade (1903)** affirment ses couleurs exotiques fantasmées, tissées, articulées, soutenant, enveloppant le chant suave et corsé de la soprano **Marie Lenormand** (que l'on a quittée en mai dans la nouvelle production des 7 péchés de Weill à l'Opéra de Tours). En dépit d'une prise mate, chaque timbre se dessine et se distingue dans un espace contenu, intime, révélant la splendeur de l'orchestration ravélienne ; désir d'Asie ; onirisme de La Flûte enchantée ; sensualité frustrée de L'indifférent. La soliste convainc par son intelligibilité et la souplesse onctueuse de son instrument. LIRE la critique complète Ravel l'exotique / Musica Nigella

---

CD coffret, annonce. THE FRENCH ROMANTIC EXPERIENCE

(10 cd Palazzetto B. ZANE).



CD coffret, annonce. THE FRENCH ROMANTIC EXPERIENCE (10 cd Palazzetto B. ZANE). 10 ans d'exploration… Pour marquer les 10 ans d'une activité sans relâche, singulièrement défricheuse dédiée à la musique romantique française, le Centre spécialisé situé à Venise, Palazzetto BRU ZANE, édite un coffret anniversaire qui couronne ainsi une première décennie de redécouvertes multiples, les unes plus ou moins convaincantes… Soit un coffret de 10 cd, contenant une collection d'extraits emblématiques de 1780-1920, soit du premier classicisme, héritier du siècle des lumières, au lendemain de la première guerre mondiale, soit de Gossec et Méhul à Debussy et Ravel…
Tous les genres sont méticuleusement représentés : tragédie lyrique, opéra, operette, café-concert, cantate (pour le si contesté Prix de Rome), musique sacrée, musique symphonique, concerto, musique de chambre, piano et mélodie… Quels sont les compositeurs « méconnus », mésestimés, réhabilités ainsi restitués ? MASSENET, DUKAS, GODARD, SAINT-SAËNS, HALÉVY, MÉHUL, DUBOIS, BOULANGER, GOUNOD, OFFENBACH, SPONTINI… interprètes : François-Xavier Roth, Diana Damrau, Véronique Gens, Marie-Nicole Lemieux, Charles Castronovo, Bertrand Chamayou, Xavier Phillips… CD 1: Opera (1780-1830) CD 2: Opera (1830-1900) CD 3: Operetta and café-concert CD 4: The cantata CD 5: Sacred music CD 6: Orchestral music CD 7: Concertante music CD 8: Chamber music CD 9: Piano music CD 10: The mélodie. Somme indispensable. **CD coffret, annonce. THE FRENCH ROMANTIC EXPERIENCE (10 cd Palazzetto B. ZANE).**

Cd, critique. Si j'ai aimé… Sandrine Piau, soprano : Massenet, Vierne, Guilmant, Saint-Saëns (1 cd Alpha classics)



Cd, critique. Si j'ai aimé… Sandrine Piau, soprano (1 cd Alpha classics / mars 2018). Ce programme réjouissant exhume plusieurs mélodies françaises avec orchestre dont celles intactes et graves de **Camille Saint-Saëns**, décidément touché par la grâce quand il s'agit d'exprimer le sentiment amoureux, porteur lui-même de souvenirs et de langueur, entre nostalgie et désir. On ne peut en dire de même des mélodies de Théodore Dubois, très datées et rien qu'académiques, c'est à dire décoratives et sucrées. Pourtant l'une d'entre elles, a donné son titre au recueil, là où une pièce de Saint-Saëns eut été mieux réhabilitée… (Si j'ai parlé… si j'ai aimé… sonne un rien mièvre : trop frêle offrande pour une réévaluation de la mélodie française orchestrée, fin de siècle). Quelques impressions préalables, signes d'une appréciation en demi teintes quant à la sélection des pièces retenues ici : « Aux étoiles » de Duparc, instrumental capable de douceur tendre et de gravité ; Dubois rien que bavard (« Chanson de Marjolie ») ; mais la sensibilité d'Alexandre Guilmant (« Ce que dit le silence ») et L'empressement et désir de « l'Enlèvement » de Saint-Saëns, très au dessus de ses confrères….

Perles oubliées de la mélodie française

Que n'a-t-on choisi, profitant d'une telle interprète soliste, deux mélodies parmi les plus bouleversantes du répertoire s'agissant de la mélodie française : *L'Enamourée / Ma colombe* de Reynaldo Hahn (superbement réexhumée par Anna Netrebko et dont le thème colle pile poil au thème de ce cd ; et La mort d'Ophélie de Berlioz ? Invraisemblable oubli qui se fait avec le recul, faute impardonnable en vérité (cf notre playlist en fin d 'article de l'Enamourée de HAHN).
Rare coloratoure encore suractive, mais voix mûre, **Sandrine Piau** affiche crânement l'expérience et les années, étincelant par son style suprême, une distinction du timbre, et un sens de la couleur comme de la ligne qui suscitent l'admiration. Pourtant, la seule ombre à notre avis reste l'articulation et l'intelligibilité : on perd souvent 70% du texte. Dommage qui paraît vétille avec le recul tant la justesse et l'intelligence du chant, ailleurs, se révèle superlatif. C'est que la soprano maîtrise sa voix comme un instrument : usant de toutes les nuances de l'émission comme de l'intonation, avec une subtilité qui avait déjà fait la valeur de ses incarnations baroques, ou romantiques françaises.
Pourtant les poèmes ici de Hugo, Verlaine, Gautier, Banville, régnier, Barthélémy ou Courmont méritent le meilleur soin : on jugera sur pièces ainsi, les deux extraits des Nuits d'été de Berlioz, en comparaison avec ce que réalise sa consœur Véronique Gens… dans Villanelle ou Au cimetière, d'emblée le caractère est là, caractérisé, superbement incarné… aussi profond voire bouleversant que le texte est inintelligible pour partie.
On se dit quand même que le programme eut été idéal si la chanteuse soignait davantage la déclamation et l'articulation

dans les aigus. Nonobstant cette mince réserve, le programme est superbe.
Le genre de la mélodie renaît ainsi grâce à un travail de recherche récent sur l'activité de la Société nationale de musique à la fin du XIXè qui favorise les compositeurs hexagonaux évidemment ; d'autant que les teintes et équilibres affinés de l'orchestre sur instruments d'époque, ainsi requis, ajoute à la qualité allusive de l'approche. La mélodie gagne ses lettres de noblesse et de subtilité ainsi défendue ; parmi plusieurs pépites, désormais à écouter et réestimer, citons surtout les œuvres de Camille Saint-Saëns : Extase, Papillons, Aimons-nous, L'enlèvement… Curieux choix d'avoir intercalé un extrait de la Symphonie gothique de Godard, qui tombe un peu comme un chevaux dans la soupe. Mais on s'incline avec bienveillance et gratitude devant Le poète et le fantôme de Massenet comme les subtils Papillons blancs de Louis Vierne (lui aussi bien oublié). Très beau programme.

Cd, critique. Si j'ai aimé… Sandrine Piau, soprano (1 cd Alpha classics) – enregistré en mars 2018 à Metz. Mélodies avec orchestre de Saint-Saëns, Massenet, Dubois, Vierne… Le Concert de la loge / J. Chauvin, direction.

Approfondir

Le présent recueil souffre d'une absence de taille : la mélodie de Reynaldo HAHN, L'Enamourée / perle / joyau sur le thème de l'amour / en total connexion avec la thématique de ce recueil frustrant donc :

VIDEO CLIP audio *L'Enamourée* de Reynaldo HAHN par **Anna Netrebko :**

https://www.youtube.com/watch?v=kUZPljVpWak

VIDEO CLIP L'Enamourée de HAHN par **Anna Caterina Antonacci**
https://www.youtube.com/watch?v=NAyeGq4qUM0

VIDEO CLIP L'Enamourée de Reynaldo HAHN par l'excellent baryton **Bruno Laplante** :

https://www.youtube.com/watch?v=vSXhPH_HGtQ

VIDEO CLIP (2014) L'enamourée de Reynaldo HAHN par **Solene Le Van**

https://www.youtube.com/watch?v=JiiF6pvYXw4

VIDEO : 6 mélodies de Reynaldo HAHN par **Solen Le Van**, Young Musicians Foundation, Los Angeles 2014

CD, critique. BERLIOZ : Harold en Italie / Les Nuits d'été (Zimmermann, Degout,

Les Siècles / FX Roth – 1 cd Harmonia Mundi, 2018).

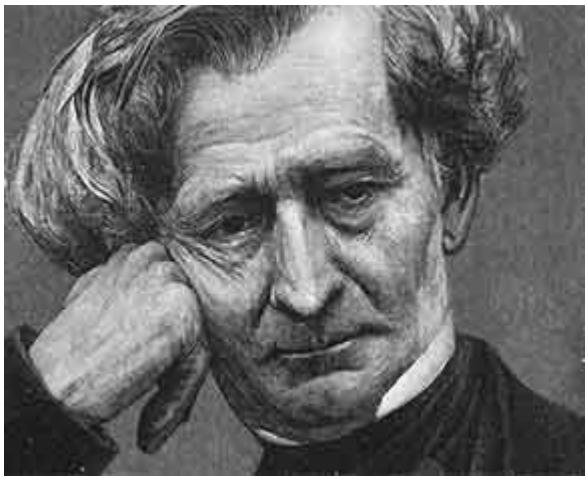
CD, critique. BERLIOZ : Harold en Italie / Les Nuits d'été (Zimmermann, Degout, Les Siècles / FX Roth – 1 cd Harmonia Mundi, 2018). D'emblée, s'impose à nous, le souffle à l'échelle du cosmique, exprimant ce grand désir de Berlioz de faire corps et de communiquer avec une surréalité spectaculaire, à la mesure de sa quête idéaliste. De telle vision conduisent l'orchestre en un parcours expérimental que le collectif sur instruments anciens, **Les Siècles** concrétise avec une rigueur instrumentale bénéfique ; l'attention et la précision continue du chef fondateu**r François Xavier Roth** font merveille dans une partition inclassable : poème symphonique et concerto pour alto, opéra pour instrument : chaque mesure soliste est ciselée, creusée, habitée ; chaque couleur harmonique intensifiée… en un cycle de visions superlatives qui placent d'abord le geste instrumental au cœur d'une vaste dramaturgie orchestrale.

Dans le I d'**Harold** (« aux montagnes : mélancolie, bonheur et joie »), le héros / alto s'alanguit, s'enivre, affirmant à l'orchestre prêt à le suivre, ses élans, ses désirs, sa profonde nostalgie (l'Italie reste malgré un contexte médicéen difficile pour Hector,jeune pensionnaire de la villa Medicis à Rome, la source finale d'un grand bonheur artistique). Le premier mouvement du cycle orchestral nuance cet état d'enivrement personnel et un rien narcissique, auquel la vitlalité fruitée de l'orchestre d'instruments d'époque, apporte un soutien palpitant et même électrisée (bien dans la mouvance de l'euphorie révolutionnaire de la Fantastique).

Tout ce premier tableau exprime la facilité du héros (Hector lui-même) à s'enivrer de son propre désir et de son propre rêve, de manière échevelée et éperdue. La fusion sonore entre la soliste (Tabea Zimmermann, qui ne tire jamais la couverture à elle) et de l'orchestre est jubilatoire ; offrant cette

extase instrumentale millémétrée, emblème captivant du génie berliozien, divin orchestrateur, alchimiste des couleurs.

Harold captivant, suractif…



Le II permet l'apaisement après la première décharge collective : marqué par la marche des pèlerins dans cette même campagne italienne, Berlioz en capte la douce et pénétrante sérénité crépusculaire : la sobriété, le naturel font la saveur de cette « pause » qui berce par le chant orchestral en béatitude, sur lequel l'alto étire ses longues caresses rassérénées, comme l'écho aux accents des cors enveloppants. Roth respecte à la lettre l'indication « allegretto », allant, léger, veillant à la transparence malgré le chant instrumental là encore d'une grande richesse. L'alto bercé, s'hypnotise, s'enivre dans la paix murmurée : là encore louons l'intonation très juste et foncièrement poétique de Tabea Zimmermann.Soliste et chef adoptent de concert et en complicité un tempo de marche noble et tranquille, à l'énoncé final arachnéen d'une finesse irrésistible.

La volupté du désir amoureux n'est jamais loin chez Berlioz : en témoigne l'épisode III : la Sérénade d'un montagnard des Abruzzes… lui aussi languissant, dans le désir et donc l'attente (pas la frustration) : le caractère rustique se déploie dans le frottement des timbres d'époque, en un élan plein d'espoir (et de promesses pour l'amoureux éperdu ?) : bavard, assez terne dans l'écriture, le tableau pourrait être le moins intéressant : c'était oublié l'hyperactivité des instruments dont on loue encore l'équilibre sonore.

Mordant, le geste de Roth éclaire comme jamais la langueur plus incisive et presque douloureuse de l'orgie de brigands, dont l'énoncé premier sera réutilisé dans le Requiem… de plus en plus syncopé, le flux se fait nerveux, idéalement profilé, jusqu'à la transe collective qui évoque son opéra Benvenuto Cellini et tant d'évocations italiennes ; cette orgie confine au cauchemar dans ses à-coups trépidants, électriques ; ses résurgences symphoniques à la coupe shakespearienne. Brillant, mordant, incisif, d'une finesse permanente, l'orchestre fait mouche dans ce festival de couleurs et d'accents symphoniques.

… mais tristes Nuits

On reste moins convaincus par Les Nuits d'été dans la version pour baryton qu'en offre **Stéphane Degout** : l'émission manque de naturel, vibrée, comme maniérée (la ligne vocale manque d'équilibre et de continuité, avec des aigus étrangement couverts mais nasalisés, des fins de phrases effilochées, détimbrées…), et dans une prise de son surprenante, qui semble superposer la voix SUR l'orchestre, plutôt comme fusionné avec lui. Pourtant, Les Siècles dévoilent là encore, une suractivité instrumentale réjouissante, faisant de ses Nuits d'été, un voyage d'extase, de ravissement, de plénitude sensoriel, d'une tension inouïe.
Pourtant le choix d'un chanteur masculin s'avère juste dans l'énoncé des poèmes, renforçant l'impression de prise à témoins du public (« Ma belle est morte » / Lamento, « Sur les lagunes » ; »Reviens, reviens ma bien aimée », dans « Absence » ; L'île inconnue…). Avec un autre soliste plus simple dans le style et l'articulation du français, nous tenions là une version superlative.
Nos réserves s'agissant des Nuits d'été ne retire rien à l'excellente lecture d'Harold dont la texture instrumentale et la réalisation expressive produisent une lecture de référence

: voilà qui atteste l'apport indiscutable des instruments d'époque dans le répertoire berliozien, et l'on s'étonne que toujours aujourd'hui, prédomine la tenue plus brumeuse et moins caractérisée des orchestres modernes pour Hector comme pour le romantisme français en général.

CD, événement critique. BERLIOZ : Harold (soliste : Tabea Zimmermann, alto), Nuits d'été (soliste : Stéphane Degout) – (Les Siècles, François-Xavier Roth – 1 cd HM Harmonia Mundi). Enregistrements réalisés en août 2018 (Les Nuits d'été, Alfortville) et mars 2018 (Paris, Philharmonie).

APPROFONDIR

LIRE AUSSI notre grand dossier HECTOR BERLIOZ 2019 :

BERLIOZ 2019 : dossier pour les 150 ans de la mort



BERLIOZ 2019 : les 150 ans de la mort. 2019 marque les 150 ans de la mort du plus grand compositeur romantique français (avec l'écrivain Hugo et le peintre Delacroix) : **Hector Berlioz**. Précisément **le 8 mars prochain** (il est décédé à Paris, le 8 mars 1869). Triste anniversaire qui comme ceux de 2018, pour Gounod ou Debussy,

ne lève pas le voile sur des incompréhensions ou des méconnaissances mais les augmentent en réalité ; car les célébrations souvent autoproclamées et pompeuses, n'apportent que peu d'avancées pour une juste et meilleure connaissance des intéressés. Qu'ont précisément apporté en 2018, les anniversaires Gounod et Debussy ? Peu de choses en vérité, sauf venant de la province, soit disant culturellement plus pauvre et moins active que Paris : voyez Le Philémon et Baucis, joyau lyrique du jeune Gounod révélé par l'Opéra de Tours / fev 2018 ; et le Pelléas et Mélisande de Debussy désormais légendaire du regetté Jean-Claude Malgoire à Tourcoing / mars 2018… LIRE notre grand dossier Hector Berlioz 2019

CD événement, critique. ERNEST CHAUSSON : Poème de l'amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha 2018)



CD événement, critique. ERNEST CHAUSSON : Poème de l'amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha 2018). Comme une houle puissante et transparente à la fois, l'orchestre piloté par **Alexandre Bloch** sculpte dans la matière musicale ; en fait surgir la profonde langueur, parfois mortifère et lugubre, toujours proche du texte (dans les 2 volets prosodiés, chantés du « *Poème de l'amour et de la mer* » opus 19) : on y sent et le poison introspectif wagnérien et la subtile texture debussyste et même ravélienne dans un raffinement inouï de l'orchestration. D'une couleur plus sombre, d'un medium plus large, la soprano **Véronique Gens** a le caractère idoine, l'articulation naturelle et sépulcrale (« *La mort de l'amour* » : détachée, précise, l'articulation flotte et dessine des images bercées par une volupté brumeuse et cotonneuse, mais dont le dessin et les images demeurent toujours présent dans l'orchestre, grâce à sa diction exemplaire : quel régal).

L'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch

CHAUSSON sublimé Parure chatoyante du symphonisme romantique et

tragique

L’intelligibilité de la cantatrice, le poids qu’elle préserve et assure à chaque vers poétique (réagencé par Chausson à partir des textes de Bouchor) sert admirablement le flux orchestral, ses enchantements harmoniques qui bercent et hypnotisent, jusqu’à l’extase et l’abandon. Remarquable équilibre entre suggestion et allant dramatique. « Le temps des Lilas et le temps des roses ne reviendra plus … » regaillardit à la fin une succession de paysages mornes et éteints mais d’une sourde activité. Le beauté fragile qui s’efface à mesure qu’elle se déploie et se consume trouve une expression caressante et sensuelle dans le chant de l’orchestre, résigné mais déterminé (« Et toi que fais-tu ? »). Chausson offre un prolongement à la langueur endeuillée du Wagner tristanesque : sa fine écriture produit une grâce assumée qui contient aussi sa propre rémission dans sa conscience de la mort. L’élan mélancolique et le deuil des choses éteintes font le prix de leur évocation qui les ressuscite toujours indéfiniment, dans une sorte de réitération magique, comme ritualisée, mais jamais artificielle.
Toujours très articulé et d’une intonation simple, le chef déploie les mêmes qualités qui avaient fondé sa lecture des **Pêcheurs de perles du jeune Bizet** (opéra joué et enregistré à l’Auditorium du Nouveau Siècle à Lille / mai 2017).

Même geste nuancé pour le flux de **la Symphonie en si bémol majeur (1891)** qui délivre le même sentiment d’irrépressible malédiction. Le premier mouvement saisit par son souffle

tragique (tchaikovskien : on pense à la 4è symphonie) et évidemment l'immersion dans la psyché wagnérienne la plus sombre et la plus résigné (avant l'essor de l'Allegro vivo). Chausson est un grand romantique tragique qui cependant égale par son orchestration scintillante et colorée, ses éclairs rythmiques, les grands opus de Ravel comme de Debussy.

Voilà qui inscrit le compositeur fauché en 1899, – trop tôt, dans un sillon prestigieux, celui des grands symphonistes romantiques français : Berlioz, Lalo, évidemment Franck, mais aussi Dukas… Le « ***Très lent*** », volet central, s'immerge dans le pur désespoir, fier héritier des préludes de Tristan und Isolde de Wagner (même couleur d'une douleur foudroyée), là encore. Comme s'il reprenait son souffle et sa respiration avec difficulté (en un « effet » volontaire, maîtrisé), l'orchestre, clair et précis, fluide et ondulant, plonge en eaux profondes. Lamento de la douleur inénarrable, l'épisode de presque 9 mn, étire sa langueur désespérée que la parure orchestrale recharge et énergise cependant constamment : en cela, la direction du chef se montre très efficace : jamais épaisse, toujours transparente : elle fait respirer chaque pupitre. Dévoilant des trésors d'harmonies rares, et d'alliages de timbres… d'une ivresse géniale.
Alexandre Bloch et l'Orchestre National de Lille ouvrent de larges perspectives dont l'ampleur nous terrifie comme elle nous captive : faisant surgir les guirlandes mélodiques sur un nuage brumeux de plus en plus menaçant et létal (après le motif du « temps des lilas » au cor anglais, réminiscence de Tristan). Le III applique à la lettre le principe cyclique de son maître Franck, récapitulation des motifs précédents mais harmonisés différemment, et dans un climat d'agitation voire de panique au début primitif. Alexandre Bloch exprime l'énergie brute, comme à vif, comme incandescente, son ivresse primitive, sa noirceur large et enveloppante (wagnérienne), tout en se souciant de l'intelligibilité de la texture (bois, cordes, cuivres sont d'une couleur toute française).
L'architecture des fanfare, érigées comme de vastes portiques

de plus en plus majestueux (dans l'esprit d'un choral) est énoncée avec clarté et une rigueur presque luthérienne. Et le miracle du dernier épisode,- salvateur, rasséréné (formulé comme la clé du rébus précédent, comme dans la Symphonie en ré de Franck), peut s'accomplir en un geste d'une formidable hauteur (énoncée comme l'ascension sur l'arche évoquée ou comme le repli des eaux), et d'une noblesse infinie qui garde son secret. Magnifique réalisation : riche, trouble, ambivalente, grave et lumineuse : l'écriture de Ernest Chausson y gagne un surcroît d'éloquence, d'intelligence, de prodigieuse activité. Porté par son directeur musical, l'Orchestre national de Lille confirme une étonnante et salutaire compréhension du grand symphonisme romantique français. A suivre. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2019**. Les intéressés poursuivent actuellement un cycle majeur dédié aux 9 symphonies de Gustav Mahler (tout au long de l'année 2019).

CD événement, critique. ERNEST CHAUSSON : Poème de l'amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha – enregistré à Lille en novembre 2018)

LIRE aussi notre annonce du CD événement. ERNEST CHAUSSON : Poème de l'amour et de la Mer, Symphonie opus 20 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch / Véronique Gens – 1 cd Alpha)

https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-ernest-chausson-poeme-de-lamour-et-de-la-mer-symphonie-opus-20-orchestre-national-de-lille-alexandre-bloch-veronique-gens-1-cd-alpha/

La Naissance du romantisme par les jeunes chanteurs d'Opera Fuoco



Boul.-Billancourt. Opera Fuoco, de Gluck à Berlioz. Les 18, 20 novembre 2015. Pendant 4 jours de masterclass intensives, sous le pilotage de **David Stern** et **Jay Bernfeld**, – en maîtres pédagogues complices et complémentaires-, les jeunes chanteurs de l'Atelier lyrique d'Opera Fuoco approfondissent leur approche de la déclamation française, grâce aussi à la coopération de la soprano **Véronique Gens**, artiste invitée, guide exceptionnel pour réussir cette immersion à la fois musicale et linguistique. Intitulé « **Naissance du Romantisme, de Gluck à Berlioz**« , le programme qui fait l'objet d'un concert vendredi 20 novembre 2015 (19h30), exige articulation, intonation

juste, flexibilité de la voix. Car ici comme depuis Rameau au siècle précédent, l'intelligibilité du texte compte avant tout, outre les qualités purement vocales du soliste : Véronique Gens, tragédienne reconnue, dont le verbe maîtrisée en fait une diseuse très convaincante transmettra son sens dramatique et son souci de l'articulation. Opera Fuoco renouvelle ainsi ses sessions de perfectionnement à l'adresse des jeunes interprètes soucieux de maîtriser technicité et justesse stylistique selon le répertoire choisi.

Avec Gluck et Berlioz, c'est une manière d'exprimer les passions de l'âme et de faire avancer l'action, très particulière et donc spécifiquement française qui se précise peu à peu ; les œuvres retenues sont parmi les plus difficiles : les airs d'opéras de Gluck, ceux de Berlioz aux côtés de ses mélodies dont Les Nuits d'été exigent des tempéraments subtils, rompus à l'exercice de l'intelligibilité. Chaque nuance du poème mis en musique doit produire sa juste expression… Faire chanter le texte et parler la musique. La formulation est bien connue : elle n'a jamais mieux défini que ce cas. Inscrire dans un même programme Gluck et Berlioz est un vrai défi, d'autant plus intéressant que le Romantique fut un grand admirateur de son prédécesseur au point entre autres de concevoir une nouvelle version d'Orphée et Eurydice (version pour Pauline Viardot dans le rôle d'Orphée). Les jeunes chanteurs de la troupe réunie par David Stern abordent les Nuits d'été, des extraits de Béatrice et Bénédicte, La Damnation de Faust de Berlioz ; les héros de Gluck : Iphigénie, Armide, Alceste, Thoas, Oreste… de Gluck.



Comme le bel canto ciselé par Bellini, Rossini et Donizetti, l'art de la déclamation française, et le chant romantique en particulier, attisent la curiosité de peu de chanteurs car la pratique éreinte les plus déterminés ; pourtant, les occasions d'engagement se multiplient mais on cherche toujours une Régine Crespin, un Roberto Alagna… capables demain de chanter et Gluck et Berlioz. Véronique Gens qui s'est particulièrement distinguée dans le répertoire baroque, classique et romantique maîtrise remarquablement l'art redoutable du chant et de la mélodie française ; celle qui a marqué l'interprétation des rôles gluckistes encore récemment (Iphigénie en Tauride, Iphigénie en Aulide…) vient de faire paraître un superbe album dédié justement à la mélodie française, celle de Hahn, Chasson, Duparc… **« Néère » (LIRE notre compte rendu critique complet de l'album Hahn, Duparc, Chausson par Véronique Gens 1 cd Naïve, « Néère »).** Les sessions de ce nouvel atelier vocal ainsi que le concert qui en découle ce 20 novembre à la Bibliothèque Paul Marmottan de Boulogne-Billancourt, s'annoncent passionnants.



Naissance du romantisme français
De Gluck et Berlioz

Master class du 16 au 19 novembre 2015

Répétition publique :
Mercredi 18 novembre 2015, 15h-17h
Inscription obligatoire : production@operafuoco.fr

Concert / Rencontre
Vendredi 20 novembre 2015, 19h30
Bibliothèque Paul-Marmottan, Boulogne-Billancourt
réservation obligatoire : 01 55 18 57 77.

Distribution
Les chanteurs de l'Atelier Lyrique d'Opera Fuoco

Directeur artistique : David Stern
Conseiller pédagogique: Jay Bernfeld
Artiste invitée : Véronique Gens
Pianiste : Kayo Tsukamoto

CD, compte rendu critique. Véronique Gens : Néère, mélodies de Hahn, Duparc, Chausson (1 cd Alpha, 2015)



CD, compte rendu critique. Véronique Gens : Néère, mélodies de Hahn, Duparc, Chausson (1 cd Alpha, 2015). Maturité rayonnante de la diseuse. Le timbre s'est voilé, les aigus sont moins brillants, la voix s'est installée dans un medium de fait plus large… autant de signes d'un chant mature qui cependant peut s'appuyer sur un style toujours mesuré et nuancé, cherchant la couleur exacte du verbe. Prophétesse d'une émission confidentielle, au service de superbes poèmes signés Leconte de Lisle, Goethe, Gautier, Louise Ackermann, Viau, Verlaine, Maurice Bouchor, Baudelaire et Banville…, **Véronique Gens** captive indiscutablement en diseuse endeuillée, sombre et grave, d'une noblesse murmurée et digne. L'expressivité n'est pas son tempérament mais une inclination maîtrisée pour l'allusion, la suggestion parfois glaçante (propre aux climats lugubres et funèbres d'un Leconte de Lisle par exemple quand il évoque le marbre froid de la tombe). La nostalgie générale de *Néère* de Hahn pose d'emblée l'enjeu de ce programme façonné comme une subtile grisaille : les milles nuances du sentiment intérieur. De notre point de vue, le piano est trop mis en avant dans la prise, déséquilibre qui nuit considérablement à la juste perception de la voix versus l'instrument (déséquilibre criard même dans *Trois jours de vendange* d'après Daudet). De Hahn, La Gens sait exprimer l'ineffable, ce qui est derrière les mots.

1000 nuances de l'allusion vocale : la mélodie romantique française à son sommet

Chez Duparc, Hahn, Chausson,

Véronique Gens subjugue

En accord avec l'instrument seul, la soprano peut tisser une étoffe chambriste somptueuse, feutrée, jamais outrée précisément chez **Duparc** : douceur grave de *Chanson triste* (mais que le piano trop mis en avant là encore perce et déchire un équilibre et une balance subtile dont était fervente la voix justement calibrée : carton jaune pour l'ingénieur du son indélicat ; une faute de goût impardonnable car aux côtés du clavier, la soprano mesure, distille cisèle), un rêve vocal qui rétablit le songe du Duparc. C'est un enchantement vécu il y a longtemps dont la sensation persistante fait le climat diffus, vaporeux, brumeux (wagnérien?) de *Romance de Mignon* (et son apothéose du là-bas d'après Goethe) où la tenue et le soutien comme la couleur des sons filés rappellent une autre diseuse en état de grâce (Régine Crespin) : quel art du tissage de la note et du verbe habité, halluciné, poétique. Enivrée, intacte malgré la perte, l'évocation elle aussi endeuillée nostalgique de ***Phidylé (1882)*** déploie sa robe caressante et voluptueuse grâce au medium crémeux, rond, replié et enfoui de la voix melliflu qui appelle à la paix de l'âme : voici assurément le sommet de la mélodie romantique française, écho original du Tristan wagnérien, une résonance extatique d'une subtilité enivrante.

Leconte de Lisle, magicien fantastique et déjà symboliste, fait le lien entre le texte de ce Duparc et la première mélodie des 7 de Chausson qui suivent : le chant est embrasé et halluciné, bien que perdant parfois la parfaite lisibilité des voyelles – problème régulier pour les voix hautes, mais l'intelligence dans l'articulation émotionnelle des vers oscille entre précision, allusion, incantation. La tension des évocations souvent tristes et même dépressives trouve dans la *Sérénade italienne* d'après Paul Bourget, une liquidité insouciante soudainement rafraîchissante.

Des Hahn suivant, plus linguistiques, Véronique Gens semble éclaircir la voix au service de voyelles plus lumineuses structurant les phrases (superbe *Rossignol des lilas*, hommage au volatile), ciselant là encore le versant métaphorique des vers. Enoncé comme une romance mozartienne (malgré un piano trop présent), ***Á Chloris*** a la délicatesse d'une porcelaine française usée à Versailles : l'émission endeuillée enveloppe la mélodie d'une langueur suspendue qui fait aussi référence au Bach le plus tendre. C'est évidemment une lecture très incarnée et personnelle de la mélodie de Hahn, autre sommet de la mélodie postromantique française et même cliché ou pastiche étonnamment réussi (1916). ***Le temps des Lilas de Chausson*** hypnotise par la justesse des couleurs, la précision allusive de chaque mot vocal : prière extatique et dépressive, voici un autre sommet musical (1886) du postwagnérisme français. Le chant exprime sans discontinuer la profonde et maudite langueur des âmes irradiées. Le tact et le style de La Gens affirme une remarquable acuité dans l'allusion. Même finesse de style et richesse de l'intonation dans l'exceptionnelle ***Au pays où se fait la guerre de Duparc (1870)***, prière retenue, pudique d'une femme de soldat : Duparc annonce le désespoir intime de Chausson. Le feu ultime que la soprano sait offrir au mot « retour » finit de saisir. Associé à ***l'Invitation au voyage*** de la même période (d'après Baudelaire), ce premier Duparc gagne un regain de splendeur poétique : tragédienne subtile et intérieure, la cantatrice atteint ici un naturel linguistique magicien, imprécation, déclamation, révélation finale dans le recto tono énoncé comme la débrouillement d'une énigme « *ordre et beauté, luxe, calme et volupté* ». Il aurait fallu que le récital s'achevât sur ce diptyque Duparc là. Aucun doute, à l'écoute de ses sommets mélodiques, Véronique Gens affirme un talent envoûtant, entre allusion et pudeur (même si ici et là, quelques aigus sonnent serrés, à peine tenus).

Sans la contrainte d'un orchestre débordant, hors de la scène

lyrique, le timbre délicat, précieux de Véronique Gens au format essentiellement intimiste gagne ici en studio un somptueux relief : celui qu'affirme son intuition de soliste tragique et pathétique. Si le tempérament indiscutable de la coloriste diseuse s'affirme, on regrette vivement la prise de son qui impose le piano sans équilibre en maints endroits. Oui, carton jaune pour l'ingénieur du son.

CD, compte rendu critique. Véronique Gens, soprano : Néère, mélodies de Hahn, Duparc, Chausson. Susan Manoff, piano. 1 cd Alpha 215. Enregistré au studio Teldex en mars 2015. CLIC de classiquenews d'octobre 2015.